

UNE PREMIÈRE LEÇON D'ÉCHECS

(Suite.)

Il y montait aux premières lueurs du jour pour assister au lever de l'aurore, au réveil de la nature, à la décoration fantastique de l'horizon ; il y montait pour y admirer les magnificences de l'Océan que sillonnait au loin des barques de pêcheurs ; il y montait pour étudier quelques parties d'échecs et se préparer à mieux battre un adversaire qu'il avait fini par trouver dans la personne du docteur de Broadstairs. Puis, partageant ses méditations entre l'échiquier et ses souvenirs, du haut de ce paradis improvisé, il revoyait, au moyen de son imagination, les lieux les plus intéressants de ses nombreux voyages. Il se transportait aux rives du Bosphore, aux jardins du sérail, aux plages sablonneuses de l'Égypte, semblables à de longs rubans dorés étendus à fleur d'eau ; il admirait, la majesté des pyramides, celle du mont Sinai, de ce Sinai dominant comme un géant superbe les montagnes environnantes, de ce Sinai et de cet Horeb qui racontent si merveilleusement encore aujourd'hui les traditions bibliques, et sur lesquels se trouvent gravés en traits et en caractères ineffaçables l'imposante image de Moïse et son entretien avec Dieu ; il y lisait, il croyait même entendre encore ces paroles sacramentelles :

"J'ai vu l'affection de mon peuple qui est en Égypte, j'ai entendu le cri qu'il jette à cause de la dureté de ceux qui président aux travaux, et, sachant quelle est sa douleur, je suis descendu pour le délivrer des mains des Égyptiens, et le faire passer de cette terre ingrate sur une terre spacieuse et fertile où coulent des ruisseaux de lait et de miel, au pays des Chananéens et des Jébuséens. Le cri des enfants d'Israël est venu jusqu'à moi ; venez, Moïse, je vous enverrai vers Pharaon, et vous tirerez de ses mains les enfants d'Israël qui sont mon peuple."

Tantôt, enfin, la vue de l'Océan le transportait aux rivages du Nouveau-Monde où l'Éternel a prodigué ses plus merveilleuses comme ses plus sublimes créations. Il revoyait ces prairies, ces forêts sans limites, ces fleuves lumineux, ces lacs aériens, ces chutes du Niagara se précipitant d'une hauteur prodigieuse au bruit d'un tonnerre éternel ; il contemplait ces montagnes rocheuses aux nuances de porphyre, de rose et d'azur, ces nuits exceptionnelles d'où se détachent, semblables à des diamants ailés, des milliers d'étoiles pour traverser l'espace ; il s'extasiait, enfin, devant ces vierges aux regards de flamme, à la physionomie gracieuse et mobile, aux formes élancées et légères, et, cependant, tout saturé qu'il était de ces merveilles, au son de la cloche annonçant le déjeuner, il éprouvait des impressions plus délicieuses encore en revenant à la réalité ; car, il se retrouvait chez lui, dans sa villa, au milieu des siens, de sa patrie, de cette vieille Angleterre au service de laquelle il avait consacré sa vie.

L'époque des grandes vacances était arrivée ; avec elle Mme Stephen et ses trois enfants ainsi que deux de ses amies se trouvaient à St-Peters. C'était fête continuelle à la villa. Après la promenade du matin et le déjeuner, les dames s'installaient sous quelque berceau de verdure, les fillettes, leurs poupées dans les bras, s'étendaient sur l'herbe, le ventre à terre, les jambes en l'air, en guise de télégraphe, ou couraient à travers les plates-bandes après les papillons, arrachaient des fleurs, quelques fruits verts, ou effarouchaient les poules. Le capitaine, muni de son docteur, grimpa au belvédère pour y faire sa partie ; Georges les y accompagnait, un livre sous le bras, tous étaient heureux.

Georges, en voyant l'animation que mettaient à leurs parties les deux amateurs d'Échecs, éprouva l'envie d'en connaître le jeu. On s'y exerçait bien à Oxford, mais soit timidité, soit appréhension de difficultés qu'il supposait au-dessus de son intelligence, jusqu'alors, il ne s'en était jamais occupé. Après avoir assisté pendant quelques jours aux luttes des deux athlètes, un soir que le bon papa, tout fier d'avoir battu féroce le docteur, paraissait être d'une humeur charmante, l'étudiant se hasarda à demander au capitaine s'il voudrait bien lui apprendre ce jeu.

— Très volontiers, mon cher enfant ; tu es matinal, je le suis aussi, monte demain à six heures au belvédère, j'y serai et te donnerai ta première leçon.

Georges fut exact au rendez-vous. L'échiquier était déjà déployé ; la botte renfermant les pièces était à côté.

— Assieds-toi, Georges, et écoute-moi. Il faut, avant tout, que je t'expose quelques observations dont plus tard tu reconnaitras l'importance et la justesse.

L'intérêt qui se rattache aux Échecs ne consiste pas seulement dans le privilège d'être la plus agréable distraction de l'esprit ; le plus grand attrait de ce jeu consiste dans la similitude qu'offrent la marche et les prérogatives de chaque pièce avec la nature et la disposition des facultés humaines ; en un mot, l'étude de ce jeu est un véritable cours de philosophie : regarde et suis-moi. J'ouvre la botte ; les pièces tombent, les voilà roulant pêle-mêle, au milieu de l'échiquier. La main du joueur les range avec ordre, chacune à sa place, et la partie va commencer.

Ces préliminaires permettent à l'imagination de fran-

chir d'un seul bond l'intervalle des siècles passés et d'assister en quelque sorte à l'imposant spectacle de la création. — Les ténèbres enveloppaient l'espace, partout, le chaos, le silence et l'immobilité ; soudain, l'Éternel a parlé ; son souffle a dissipé les ténèbres, la lumière s'est faite ; la génération commence, sa main dispose la matière avec ordre en la soumettant à des lois immuables. A la voix du maître, tout s'anime, s'agite, se vivifie et forme cet admirable ensemble dont le spectacle étonne, éblouit et confond. Cette main déverse ensuite sur la terre, comme un grand échiquier, les peuples et les rois, les ministres comme les sujets, les forts et les faibles, les sages et les fous ; tous vont bientôt se mêler, se heurter, se confondre, pour retourner, après bien des labeurs, dans le néant d'où ils étaient sortis.

Plus mystérieuse encore que la boîte de Pandore, celle des Échecs, en s'ouvrant, va livrer passage à toutes les tendances, les aspirations, à toutes les passions, aux diverses dispositions de caractère et d'humeur. L'échiquier devient un prisme où toutes apparaissent à la fois ; car, en t'expliquant les prérogatives des pièces, tu trouveras dans la réunion de leurs propriétés les conditions essentiellement indispensables au succès de l'homme ici-bas ; courage, activité, vigueur, fermeté, prudence et sagesse ; sympathie, sollicitude et dévouement, perspicacité, finesse, pouvoir, obéissance et résignation.

Voici le Roi ; la pièce la plus importante du jeu, puisque de son sort dépend le résultat de la lutte. Aussi concentre-t-elle autour de sa personne tous les efforts, toute la force, toute la sollicitude et le dévouement des autres pièces qui ne vivent, pour ainsi dire, que par elle et pour elle. Cependant, si intéressante que soit la position de ce roi, si majestueux que soit son titre, il est bien limité dans son pouvoir ; car, de toutes les pièces, c'est la seule à laquelle il est interdit de faire plus d'un pas à la fois.

Ce roi n'est-il pas l'image de l'homme sur la terre ? N'est-ce pas pour les plaisirs, les jouissances et les admirations de l'homme que Dieu a créé les autres êtres, recouvert d'azur la voûte des cieux, attaché les étoiles au manteau de la nuit, semé dans l'univers ces astres éblouissants au milieu desquels se dresse comme un géant bienfaiteur celui qui répand la lumière, féconde et vivifie la nature ; mais, cette puissance et cette autorité, comme le roi de l'échiquier, l'homme, seul, ne peut en faire usage ; l'isolement paralyse ses facultés, le rend misérable dans sa grandeur, esclave dans sa souveraineté, craintif et souffrant au milieu des splendeurs dont il est entouré ; il n'est réellement fort qu'avec l'appui de ceux qui lui sont dévoués, et, monarque, il est obligé de mendier cet appui. En butte à des dangers continuels, il lui faut puiser dans le concours et les sympathies des siens, la conservation de sa couronne et sa sécurité ; la limite des prérogatives du roi et de l'échiquier n'est-elle pas celle prescrite aux souverains des pays civilisés, et dans laquelle ils devraient tous se renfermer, limite stipulée dans cet axiome :

"Le roi règne et ne gouverne pas."

La Dame est la pièce qui préside le plus efficacement à l'administration du royaume ; aussi, chez tous les peuples autres que les Français, lui a-t-on donné le nom de Reine ; il est vrai qu'en France, le mot dame équivalait à ce titre, la femme n'y est-elle pas reine, plus encore, souveraine ?

Cette pièce jouit sur l'échiquier de privilèges exceptionnels ; elle peut, d'un seul bond, franchir toutes les cases de l'échiquier, soit horizontalement, soit verticalement, soit, même, en ligne diagonale, ou s'arrêter pour exterminer quelque pièce ennemie ou se sacrifier elle-même ; car, la Dame, aux échecs, a principalement pour désir et pour but de veiller au salut de son roi, de rendre plus imposante la majesté du trône et d'assurer la gloire et la prospérité de ses États. Le cri de l'honneur plus fort, plus émouvant que celui de sa conservation personnelle, dirige, anime tous ses mouvements, excite ses facultés et en soutient l'infatigable énergie. L'œil constamment fixé sur les moyens d'assurer la victoire ou éloigner le danger, elle prévoit, avec un admirable instinct, les chances de réussite ou de revers, et, pour préparer le succès ou prévenir une catastrophe, elle n'hésitera pas à se sacrifier elle-même. Si l'éclat de la couronne occupe plus particulièrement ses esprits, son affection, cependant, n'est pas exclusive ; tous ont droit à ses sympathies et à sa protection ; ses ministres comme ses sujets, le général comme le simple soldat.

Dans la Dame des Échecs, l'homme ne voit-il pas l'image de sa compagne ? La source et le mobile de ses pensées, de ses plus sublimes conceptions, de ses plus nobles sentiments ; les plus précieux éléments de son bonheur, enfin ne les trouve-t-il pas dans les affections, dans les tendresses et le dévouement de sa femme, dans ce lien indissoluble qui confond deux existences, les anime des mêmes désirs, des mêmes espérances, les embrase des mêmes ardeurs, les inonde des mêmes voluptés, les affecte des mêmes souffrances, les console, en joignant leurs mains, pour les aider à traverser moins péniblement cette vie de misère et d'épreuves, dans ce lien qui les accable en se relâchant, les anéantit en se brisant.

Enfin, cette Dame n'est-elle pas le modèle de la mère

de famille consacrant ses veilles aux plus simples besoins de ses enfants, son expérience à la direction de leurs actes, au développement de leurs facultés, son influence à leur protection, abdiquant, même au besoin, son rang de maîtresse de maison pour descendre à celui de servante ou d'esclave, se contentant pour prix de sa résignation du double sourire de son époux et de ses enfants.

Adorable abnégation commune à la dame des Échecs comme à la dame, mère de famille !

La Tour s'avance, recule ou se promène en ligne droite quand l'espace est libre. Comme elle se trouve emprisonnée, ainsi que tu le vois, au début de la partie, elle ne se fait guère utilement sentir que vers le milieu de la lutte pour couvrir de ses batteries les positions de son roi, pour foudroyer celles de l'ennemi et achever une victoire, jusque là indécise encore, sauf à se trouver démolie par des forces supérieures. Cette lenteur dans l'emploi de la force est l'emblème de la sagesse et de la prudence ; c'est l'homme parvenu à la maturité ; habile observateur des événements dont il a été témoin ou qu'il a recueillis dans les annales de l'histoire, il peut s'appliquer ces vers du chantre de l'Imagination :

La moitié de sa vie est la leçon de l'autre :
Prévoir pour sa raison, n'est que se souvenir ;
Dans le sort des humains, il voit quel est le nôtre.
Et bien mieux que personne il peut nous avertir.

Prudent dans ses transports, il lui faut, comme à la tour de l'échiquier, pour le forcer à sortir de sa retraite, un motif sérieux, la prévision d'un péril ou d'un succès. Fort alors de ses études, de ses observations et de son expérience, il se montre et se prépare à agir. Sa présence suffit pour en imposer aux téméraires, enchaîner leur audace ou en atténuer les effets. Mesurant d'un regard assuré l'éminence ou l'éloignement du danger, il secouera tout à coup l'espèce d'engourdissement dans lequel il paraissait plongé, s'élancera, rapide comme l'éclair, terrible comme la foudre, renversant les obstacles, écrasant l'ennemi ; ou, noirci par la poudre, troué par la mitraille, il succombera comme les héros de la vieille garde, sans plainte, sans regret, le sourire aux lèvres, heureux d'avoir bien mérité de la patrie.

ALPHONSE DELANNOY.

(A suivre.)

PENSÉES

Sur cent projets d'un homme riche, il y en a quatre-vingt-dix-neuf pour le devenir davantage.

**

L'impatience aigrit et aliène les cœurs ; la douceur les ramène.

**

Un indiscret est une lettre décachetée que tout le monde peut lire.

**

La politesse est comme l'eau qui rend uni le caillou le plus dur.

**

Ceux qui savent beaucoup admirent peu ; ceux qui ne savent rien admirent tout.

**

Il faut laisser à ses enfants non pas beaucoup d'or, mais beaucoup d'honneur.

**

Choisissez pour ami un homme qui puisse vous donner dans l'occasion des consolations, de sages et de bons exemples

**

Quand le plaisir est le fruit du crime, la peine est toujours la suite du plaisir.

**

Quiconque n'a pas de caractère n'est pas un homme, c'est une chose.

**

Celui qui se repent de bonne foi, est plus loin du mal que celui qui ne le connut jamais.

**

Défiez-vous de ceux qui se vantent d'être discrets.— Ce sont des curieux.

**

Quels que soient ses penchants, le sage les surmonte : c'est de nous que dépend ou la gloire ou la honte.

**

Quand une maîtresse de maison se prépare à faire nettoyer sa maison, le printemps, elle ne doit pas oublier que les petits êtres qui lui sont si chers ont aussi besoin d'avoir le sang purifié, et prévenir ainsi toutes maladies ; il n'y a rien de tel que les Amers de Houblon pour purifier le sang.— *Concord Patriot.*